

ENJEUX DE LA VIOLENCE VERBALE DU DISCOURS COLONIAL DANS LES EXPRESSIONS LITTÉRAIRES.

Datoussinmaneba Xavier BELEMTUGRI

Centre universitaire de Dori (Burkina Faso)

belemxa@yahoo.fr

Résumé

La colonisation fut une période de domination et d'expression de rapport de force des européens sur les africains. Une domination qui relègue le noir colonisé au second rang et prend forme à travers le discours de haine raciale. Imbu de sa personnalité et de son sentiment de supériorité, le Blanc, dans ses rapports avec le colonisé, use de la parole comme moyen d'asservissement en s'élevant au rang de « seigneur » et réduisant les Noirs au stade de primitifs. Cette domination et rapport de force sont rendus possibles, dans le discours, par les actes de langage tels que l'assertifs et l'impératifs. Le discours du colon qui est celui de haine est teinté de violence, d'axiologiques négatifs et de vitupérants.

Mots-clés : *violence verbale, actes de langage, discours de haine, expressions littéraires, Rougbeinga*

Abstract

Colonization was a period of domination and expression of the balance of power of Europeans over Africans. A domination which relegates the colonized Black to second place and takes form through the speech of racial hatred. Imbued with his personality and his feeling of racial superiority, the White in his relations with the colonized, uses speech as a means of enslavement by rising to the rank of lord and reducing the Blacks to the stage of primitives. This domination and balance of power are made possible in speech acts such as assertives and imperatives. The discourse of the settler, which is that of hatred, is tinged with violence, negative axiologies and vituperants.

Key-words: *verbal violence, speech acts, hate speech, literary expressions, Rougbeinga*

Introduction

Sans risque de se tromper, l'on peut affirmer que la colonisation fut une des pires catastrophes que le continent africain ait connue depuis sa rencontre avec l'occident. Venu en civilisateurs, les européens ont travaillé à humilier et détruire l'homme noir dans sa dignité et le réduire au rang d'animal. Leurs animaux de compagnie avaient parfois plus d'égards et de considération que le colonisé. Cet état de fait est perceptible dans le discours que ces « civilisateurs » tenaient à l'égard du Noir : un discours de haine, de mépris, d'humiliation. Bref, ce discours s'inscrit dans celui de la violence verbale. Un discours violent qui comporte des enjeux aussi bien pour le colonisateur que le colonisé. C'est s'appuyant sur cette réalité historique que nous en avons fait un sujet de réflexion dont le thème est « enjeux de la violence verbale du discours colonial dans les expressions littéraires ». Il faut dire que la présente étude s'inscrit dans le cadre d'une série de réflexions que nous menions sur la problématique de la violence verbale dans les discours et ses enjeux sociaux. C'est alors un devoir de mémoire pour nous de nous intéresser à notre passé sombre qu'est la colonisation afin d'interroger la place de la parole dans les relations entre colonisateurs et colonisés car, de l'avis de J. Derive (2012, p. 147)

Chacun sait que la parole, notamment dans sa dimension patrimoniale qui renforce son autorité, représente une force idéologique considérable. C'est pourquoi, en tant de sociétés, on se bat pour en conquérir ou en conserver le monopole. Celui qui a seul le droit de parler à d'autres qui ne peuvent qu'écouter possède le moyen de les influencer considérablement jusqu'à les aliéner à son point de vue, qu'il s'agisse du maintien ou de la subversion de l'ordre des valeurs en cours.

La réflexion s'articule autour d'une question centrale : quelle est la place de la parole dans la relation entre colonisateurs et

colonisés dans la société du roman ? Deux interrogations subsidiaires se greffent à cette principale. Quelle est la typologie d'actes de langage exprimant cette relation ? Quelles sont les caractéristiques générales du discours du colonisateur à l'égard du colonisé dans le roman *Rougbeinga* ? La formulation de ce questionnement soulève un certain nombre d'hypothèses, au nombre de trois, dont une générale et deux secondaires. Au titre de l'hypothèse générale, nous notons que la parole est un instrument de domination et d'asservissement des colonisés dans le roman *Rougbeinga*. Elle élève les Blancs au rang de « seigneurs » et réduit les Noirs au stade de primitifs, d'esclaves. En ce qui concerne la première hypothèse spécifique, nous pensons qu'au regard du type de relation que le colonisateur désire établir avec le colonisé, il manifesterà sa domination dans ses propos, principalement, par l'usage du type impératif, matérialisé par des ordres tous azimuts. Le type assertif, n'est pas en reste. Les propos assertifs traduisent les croyances que les Blancs véhiculent sur les Noirs. Au niveau de la dernière hypothèse, nous pensons qu'au regard du statut du Noir, le discours à lui adressé est empreint d'axiologiques négatifs, de vitupérants, de menaces, de mépris bref, un discours de haine. L'objectif poursuivi dans cette réflexion est de deux ordres à savoir un objectif général et deux objectifs spécifiques. L'objectif général vise à démontrer que la parole a été un instrument d'asservissement des noirs pendant la colonisation. Le premier objectif spécifique entend relever la typologie dominante d'actes de langage utilisés par le colon dans son entreprise de domination du colonisé. Enfin, l'étude envisage démontrer le lien existant entre la volonté manifeste du Blanc de dominer le Noir et l'inscription des vitupérants, des menaces et des axiologiques négatifs dans son discours. Les outils d'analyse convoqués dans le cadre de l'examen du corpus sont ceux du discours de haine, de la violence verbale et des actes de langage. Ils seront explicités dans le corps du travail. La collecte des données a consisté à lire le texte à l'étude et à relever tous les

éléments de discours exprimant un rapport de place entre colonisateur et colonisé. L'analyse a été faite en tenant compte des objectifs fixés dans le cadre de ce travail. Avant de passer à la seconde étape du travail, une brève présentation de l'auteur du roman *Rougbeinga* nous paraît nécessaire.

Norbert Zongo est né en 1949 à Koudougou, une ville située à cent kilomètres de la capitale du Burkina Faso, Ouagadougou. Journaliste et homme de culture, il a publié respectivement deux romans qui sont *Le parachutage* et *Rougbeinga*. Il est le directeur fondateur du journal d'investigation l'Indépendant. Très connu pour ses prises de position contre le pouvoir d'alors de Blaise Compaoré et militant inlassable de la défense des droits de l'homme, il a été sauvagement assassiné le 13 décembre 1998. Son procès est toujours attendu par l'opinion publique nationale et internationale. Aujourd'hui, la deuxième plus grande université du Burkina se trouvant dans sa ville natale, Koudougou, porte son nom.

1. L'intrigue du roman *Rougbeinga*

Le roman *Rougbeinga* retrace la lutte héroïque menée par les peuples voltaïques contre l'occupation coloniale française. La trame du roman s'inspire d'un fait réel historique : celui de la révolte du peuple bwaba à l'ouest de la Haute Volta, en 1916. L'histoire dans le roman est centrée autour du personnage principal Soura. Envoyé par le chef de Houndé au commandant du cercle de Koudougou pour l'annonce de la date de la chasse annuelle, le jeune bwaba sera retenu par le commandant. Avec d'autres jeunes mobilisés de force, ils seront conduits à Bamako pour la construction du chemin de fer. Travaillant dans des conditions inhumaines et atroces, Soura fit la connaissance de Balily, un Gourounsi, originaire de Réo. Ils sympathisèrent très vite et devinrent des amis. Les deux seront sauvés des travaux du chemin de fer par Tempouré, un ancien esclave de la famille

de Soura, devenu porteur des pères blancs. Après avoir quitté Bamako, les deux amis s'enfuirent pour Bobo Dioulasso. De là, Soura apprit que son village fut rasé complètement par le colon, pour s'être opposé à la volonté du Blanc. Révoltés, les deux amis entreprirent la mobilisation des populations martyrisées afin de lutter pour leur libération. Plusieurs villages se rallièrent à la mobilisation et d'autres hésitèrent, par peur des représailles. Les jeunes combattants mobilisés, avec à leur tête Soura et Balily, réussirent à infliger des pertes énormes au commandant Mercadieux et à son équipe grâce à leur tactique et leur détermination. Malheureusement, la trahison permit aux Blancs de prendre le dessus sur les Noirs en lutte pour leur émancipation. Balily fut tué sur le théâtre des combats et Soura, capturé, fut pendu publiquement, lors de la fête du quatorze juillet. Ces propos de Soura sont évocateurs de la cause de l'échec de la lutte qu'ils ont engagée : « Partout où des Noirs luttent pour se libérer, il se trouvera d'autres Noirs pour les combattre. Partout où des peuples luttent pour se libérer, il se trouvera toujours des éléments de ces peuples pour les combattre. » (p. 153)

2. Rapports de place, actes de langage, violence verbale et discours de haine

Selon E. Goffman (1973), la vie sociale peut être considérée comme un théâtre où tout locuteur joue un rôle donné. Ce rôle est déterminé en partie par la place que celui-ci occupe dans la société. C'est à cet égard que C. Moïse et al. notent que « les interactions verbales se déclinent à plusieurs niveaux et mettent en jeu les locuteurs, non seulement à travers leurs paroles, mais au-delà à travers leurs places sociales. Elles peuvent être coopératives ou conflictuelles ». Cette dynamique qui met en mouvement les places de chacun, repose à la fois sur la représentation que les uns et les autres ont de leurs interlocuteurs et sur la reconnaissance ou la non-reconnaissance qui

transparaissent au travers des paroles échangées. Le cadre interactif, c'est-à-dire le cadre social dans lequel se déroule l'interaction, repose sur une relation et des savoirs (socio) culturels spécifiques et il est, certes, caractérisé par les statuts institutionnels occupés par les locuteurs (par ex les statuts enseignant/élève, docteur/patient) mais pas seulement. La dynamique des places passe aussi par la co-activité des sujets et se construit à tout moment, dans la façon dont chacun parle avec et à l'autre, et donc « par les activités discursives, les attitudes, les manières de s'impliquer et d'interpeller » (Vion, 2000). Des manifestations linguistiques d'affirmation de soi (irruption du tutoiement, recours à l'impératif, interruption et/ou chevauchement de la parole...) sont mises à l'œuvre afin de gérer ou de bousculer ce rapport de places dans un but par exemple de revendication ou de prise de pouvoir. La lutte des places est aussi effective dans les relations hiérarchiques que dans des relations qui se veulent plus égalitaires, au sein d'un couple ou entre amis.

Au départ de la notion d'actes de langage se trouve un théoricien, John Austin. Dans son ouvrage publié en 1962 sous le titre de *How to do things with words*, traduit en français par *Quand dire c'est faire* (1970), il part du postulat que la langue sert à agir sur le monde, et pour ce faire, il détermine trois types de comportements spécifiques que celle-ci peut induire. La langue constitue un moyen d'agir parmi d'autres : « Dire, c'est faire » selon Austin. Il distingue en premier lieu « l'acte de dire que », exprimé par les énoncés assertifs. Ensuite, il y a « l'acte de demander si » qui correspond à la modalité interrogative. Enfin, il y a le troisième niveau qui est « l'acte de dire de » correspondant à la modalité impérative. À ce niveau, c'est un rapport de hiérarchie qui est mis en avant à travers les ordres exprimés. Celui qui ordonne pense être dans son droit de le faire et exige la réaction de l'autre. Austin qualifie de « performatif » tout énoncé visant à faire agir autrui. Pour ainsi dire, les actes de

langage expriment des droits et des devoirs. C'est du moins l'avis de M. Riegel et al. (2011, p. 982) :

Un acte de langage définit des droits et des devoirs. (...) Ainsi, quand il donne un ordre, le locuteur pose son droit d'imposer un certain comportement à son partenaire, qui est mis en demeure de se plier à l'injonction. Quand il pose une question, le locuteur établit de même son droit d'interroger et le devoir de l'interlocuteur de répondre. S'il affirme quelque chose, le locuteur est censé garantir la teneur de ses propos et demande à autrui de partager sa croyance. L'assignation des rôles ne préjuge pas du succès ou de l'échec de l'acte concerné. L'allocutaire peut refuser le rôle qui lui est imposé par l'injonction ou par la question.

Quant à la violence verbale, elle se réalise à travers des actes de langage qui ont pour effet de blesser l'interlocuteur, d'attaquer sa « face » et, en somme, d'altérer l'estime qu'il a de lui-même. Claudine Moïse et al. (2015, p. 16) ajoutent que, « la violence verbale s'actualise alors dans les gestes et les expressions, dans la prosodie de la parole (rythme, débit, hauteur de la voix, etc.) et dans les compétences langagières (la capacité à parler selon l'intention, de manière adaptée au contexte, à bon escient) ». Les actes de langage menaçants, comme la provocation, la menace, le reproche ou l'insulte, sont au cœur des effets de violence verbale, parce qu'ils visent à atteindre l'autre, à altérer son sentiment de sécurité, de dignité et ou d'estime sociale, à le rabaisser dans une prise de pouvoir pragmatique. La violence verbale sous toutes ses formes est la manifestation de la haine qui prend forme dans le discours du sujet parlant ou écrivant. Grâce aux analyses de Nolwenn L. Bailly et C. Moïse (2021, p. 11), nous en savons plus sur ce type de discours :

Le discours de haine a été défini par le Comité des ministres du Conseil de l'Europe comme « couvrant toutes formes d'expression qui propagent, incitent à, promeuvent ou justifient la haine raciale, la xénophobie, l'antisémitisme ou d'autres formes de haine fondées sur l'intolérance, y compris

l'intolérance qui s'exprime sous forme de nationalisme agressif et d'ethnocentrisme, de discrimination et d'hostilité à l'encontre des minorités, des immigrés et des personnes issues de l'immigration.

En ce sens, le discours de haine concernerait la haine ethnique, raciale, religieuse, la haine de genre (à l'égard des femmes en particulier), les propos homophobes, la menace pour l'ordre démocratique, le négationnisme et le révisionnisme, l'apologie des crimes de guerre, de la violence et du terrorisme. Pour ces spécialistes, un discours pourrait être défini comme « discours de haine » s'il remplit ces trois conditions :

- S'appuyer sur une dimension discursive pathémique (liée aux émotions) ;
- Mobiliser des marqueurs de négation de l'altérité ;
- Avoir recours à des actes de condamnation, c'est-à-dire à des formes de violence verbale qui malmènent l'identité d'autrui, de l'insulte à la menace, entre autres. (2021, p.12)

Les principaux outils d'analyse présentés et expliqués, nous pouvons passer à l'analyse du corpus.

3. La relation entre les Blancs et les Noirs dans *Rougbeinga*

La relation existante entre le Blanc, colonisateur, et le Noir, colonisé, dans le roman *Rougbeinga* est de type asymétrique. C'est une relation de maître à esclave. Les premiers, au nom de la mission civilisatrice dont ils sont investis, asservissent les seconds qui sont traités pires que des animaux. Le colonisateur n'a aucune considération pour les Noirs, dans cette œuvre. La seule importance du Noir aux yeux du Blanc, c'est la force de ses muscles dont il a besoin. Plusieurs passages dans le texte le démontrent aisément. D'une part, les Noirs colonisés sont conscients du regard condescendant qu'ont les Blancs sur eux. Soura, personnage principal le notifie à son ami Tempouré :

Tous les Nassaramba sont d'ailleurs des bergers. Nous les Noirs, nous sommes les animaux. Ils nous conduisent là où bon leur semble et disposent de nous comme ils veulent. Ils en vendent, ils en tuent ; et il ne reste plus rien d'une bête morte ; elle est sans âme. (p. 68)

Et Balily, fidèle compagnon de Soura, de renchérir :

Le Nassara rouge considère son chien, son chat ou l'animal sauvage mieux que le pauvre Noir qu'il vide comme vous videz le fruit du baobab avant d'en jeter la coque. Le Nassara rouge nous trouve sans utilité aucune ; sauf celle d'exécuter ses travaux. Pour lui, le Noir n'est qu'une espèce de singe inoffensif que les dieux ont créé et mis à son service. (p. 87)

De l'autre côté, les Blancs expriment fièrement leur volonté de dominer le Noir et de le réduire en esclave. Ils ne manquent jamais l'occasion pour rappeler aux Noirs son statut d'homme inférieur, sauvage, primitif. Le roman abonde de plusieurs passages évoquant le type de relation existant entre le Blanc et le Noir. Cependant, pour les besoins de l'analyse, nous relèverons trois passages :

Je crois que désormais, mon lieutenant, vous ferez plus confiance à votre chien qu'à un Noir. Lui au moins appartient à une race digne de ce nom. Ces choses noires... Je vous disais bien de ne jamais chercher à prévoir les réactions de ces croisements de gorille et de je ne sais quel animal préhistorique. Voilà ! Si l'autre jour les villages de ces animaux gourounsi avaient été balayés, mon cheval ne serait pas mort. « Bon fouet, bon nègre ». Ceux qui ont trouvé cette formule ont tout résumé.

Sergent De Gaul au commandant Mercadieux (p. 95)

Le sergent De Gaul s'adressant au garde cercle noir Nanga devant les notables réunis dans la cour du chef Liguïdy avait martelé ceci :

Ah ces Nègres ! Toujours incapables de rien. Un bon perroquet aurait déjà fait mieux. Ce n'est pas votre faute, d'ailleurs, c'est celle de tous ceux qui vous ont toujours pris pour des hommes complets. C'est l'esprit qui fait l'homme et non les muscles ; or, vous les Noirs, vous n'avez que le vingtième de l'intelligence normale. Ah ces Nègres ! Les Blancs vous ont fait descendre de vos arbres, vous ont dépouillés de vos feuilles et vous ont appris l'usage des habits. Ils vous ont arraché à la nature pour vous permettre de venir tout juste au second rang des hommes, et vous vous permettez de vouloir nous rendre la vie impossible... Je reconnais que vous, les Nègres, vous êtes plus utiles que les chevaux. Je suis juste. Seulement, je déplore une chose : que des Blancs en mal de sensation, osent parler de je ne sais quelle égalité. Ce qu'ils appellent racisme n'est pas la réalité indéniable des choses. Ce racisme a existé, il existe et existera tant que les Nègres resteront Nègres et pas Blancs. Ce racisme tel que le définissent les amnésiques, découle de la domination de la race blanche sur les autres races. Or, dis-toi que l'histoire des hommes sera un non-sens dès que cessera cette domination. (p. 108-109)

L'interprète Forgo s'adressa ainsi à la foule amassée dans la cour du palais du chef Liguïdy, laissa entendre ceci :

Le commandant par ma voix vous demande de cesser votre congénitale paresse et de comprendre que seul le travail, rien que le travail, fera de vous les Noirs des hommes valables. Le Nassara, vous le savez, est supérieur et de loin incomparable au Noir. Les nassaramba vont vous apprendre la vraie vie car, jusque-là, vous n'êtes que des animaux et peut être même moins. Comparez-vous aux ânes et aux bœufs : vous marchez pieds nus, eux ils ont des sabots, eux ils travaillent et vous, vous paressez. (p. 164-165)

Nous pouvons nous évertuer à relever autant de passages dans le roman qui explicitent le type de relation que le colonisateur entretient avec le colonisé. Le moins que l'on puisse dire est que le Blanc considère le Noir comme un être sauvage vivant dans

les profondeurs des ténèbres à qui il faut apporter la lumière de la civilisation. Même civilisé, le Noir doit demeurer toujours au second rang des hommes selon ces « porteurs de civilisation ». La parole est alors un instrument d'expression de cette différence de place sociale. Ce n'est pas J. Derive (2012, p. 147) qui dira le contraire : « Considérée du point de vue de la production notamment, la parole a souvent une fonction performative qui correspond à l'expression d'un pouvoir social effectif. Elle n'est plus seulement indice du pouvoir, elle en est en elle-même la manifestation ».

4. Typologie des actes de langage exprimant la relation entre Blancs et Noirs

Tous les trois types d'actes de langage, assertifs, impératifs, interrogatifs, sont inscrits dans le roman et commandent des comportements spécifiques chez le colonisé. Nous nous focaliserons plus sur l'assertif et l'impératif dans le cadre de cette analyse.

4.1. L'assertif et les rapports de place dans le roman

L'œuvre brille par la multiplication des propos assertifs. Ils sont les plus nombreux. Par l'assertif, le locuteur cherche à partager ses croyances, ses convictions, à son interlocuteur. Dans le texte d'étude, les propos assertifs des Blancs sont teintés d'une idéologie politico-économico-civilisationnelle. Le commandant du cercle de Koudougou ne cesse de le rappeler : « Son nom s'ajouterait à la longue liste des grands colonisateurs, les illustres dresseurs des nègres, les chargés de mission civilisatrice dans les ténèbres royaumes de la barbarie. (p. 113) Plus loin, il poursuit en ces termes : « Les colonies, voici les seules mamelles de la France ». (p. 125) Pour véhiculer cette idéologie, le colonisateur s'est assuré le soutien des chefs traditionnels noirs dans leur entreprise d'asservissement et d'exploitation.

Dans la société du roman, ils ont reçu le soutien indéfectible du chef de canton de Koudougou, Liguïdy :

Les nassaramba sont venus ici pour nous aider, commença Liguïdy. Pour nous apprendre mille et une merveilles qui rendront notre vie aussi douce que l'huile d'arachide. Seulement, cela exige beaucoup d'efforts de notre part. Les nassaramba sont de bons génies qui nous transmettront mille et un savoirs. Ne nous montrons pas déjà très ingrats. La tige de mil ne pourra jamais être plus dure que le morceau de bois. Le Noir ne sera jamais l'égal du blanc.

Liguïdy s'adressant à ses chefs de quartier (p. 142)

Ces propos assertifs, sortant de la bouche du chef de canton Liguïdy, traduisent l'essence du rapport voulu entre le colonisateur et ses colonisés. Ces paroles sont l'expression de l'état d'esprit du Noir colonisé. Qui de mieux pour exprimer ce rapport aux Noirs que leur chef ? Il est l'oreille, l'œil et la bouche du Blanc auprès de ses sujets noirs. Lui en tant que chef vénéré, s'il atteste la supériorité du Blanc sur le Noir, les sujets ont le devoir de s'y conformer. C'est en cela que l'assertif participe à l'expression de la domination des Blancs sur les Noirs dans l'œuvre.

4.2. L'impératif et le rapport de place dans Rougbeinga

L'impératif est cet acte de langage exprimant des ordres, des interdictions et des recommandations. En communication, l'impératif est de loin l'acte de langage qui exprime mieux les rapports de place car, de l'avis de R. Tomassone et G. Petiot (2002, p.124), « l'injonction traduit une relation « hiérarchique » entre le locuteur, qui s'arroge le « droit » de donner un ordre, et l'allocutaire, qui a, dès lors, le statut de répondeur ». Dans *Rougbeinga*, les Blancs, conscients de cette analyse de P. Attalah et C. Fournier (1989 p.20) « toujours prête à se soulever contre une autorité faible, la foule se courbe avec servilité devant une autorité forte », vont faire usage de

l'autoritarisme pour imposer leur domination. Cela va se traduire par des ordres stricts, des intimidations et des menaces. Le commandant Mercadieux ne dit-il pas que « les nègres ne respectent que la force et la rudesse » ? (p. 114) Lui et son équipe ne vont pas manquer effectivement d'en faire usage aussi bien à travers leurs actes et leurs paroles. Illustrons cela par quelques extraits du texte :

Des gestes désordonnés accompagnaient ses vociférations :

- Diop, Diop, hurla-t-il. Viens ici.
 - Pourquoi ménagez-vous ces imbéciles, ces sauvages ?
- “Clap ! clap !... Diop venait de recevoir deux bonnes gifles. Je vous donne six jours de plus pour recenser tout le cercle de Koudougou.

Commandant Mercadieux (p. 32)

Appelle-moi Nanga. Tu lui diras de donner cinquante coups de cravache à ce sauvage et le double à Sanou ; ensuite tu mettras le Bwaba dans le groupe formé pour les travaux de Bamako. C'est le dernier avertissement que je te donne. Tu répondras de ta place si ça traîne.

Commandant Mercadieux (p. 33)

Le commandant coupa son rire et dit d'une voix sèche : enfermez-le. Mais je veux le voir demain sans cicatrice. Foutez-moi cet arc et ces flèches dans le magasin des armes confisquées.

-Garde, lança-t-il, débarrassez-moi vite ce blaireau au fond de mon bureau avant que je ne pète sa cervelle vite, plus vite, hurla-t-il. p. 34

Ce message doit parvenir ce soir même, Nanga. Si jamais ne tu tardes en route pour griller tes poulets ou pour jouer avec des femmes, je te fais fusiller à ton retour. Compris ? Commandant (p. 109)

Minute ! cria le jeune sergent De Gaul à Nanga qui s'apprêtait déjà à sortir. Le commandant ne s'appelle pas De Gaul. De un. De deux, si jamais ces bandits vous prenaient en route et que vous leur révélez le but de votre voyage, je

vous ferais regretter et maudire le jour où vos mères, à quatre pattes, vous ont déposés dans la poussière. (p. 109)

Bien que ne comprenant pas le français, langue parlée par le colonisateur, Soura, personnage principal, ne cache pas son désamour vis-à-vis de cette langue qui n'exprime que la colère et la violence selon son constat : « Pourquoi ne pouvait-il pas s'exprimer sans hurler, ces vauriens au service de chefs de vauriens, les nassarambas ? (p. 37) Plus loin, il renchérit : « (...) et, pour sûr, elle doit être très très hypocrite, car on ne peut la parler sans hurler ; donc, il est clair qu'elle masque beaucoup de choses. Quand on aime, on hurle. Quand on n'aime pas, on hurle... Au grand jamais je n'apprendrai cette vulgarité de langue. » (p. 42) Et pourtant, cette « vulgarité de langue », cette façon de s'exprimer, cachent bien des intentions du colonisateur. Cette manière de parler la langue est un moyen d'asservissement et dénote l'autoritarisme que le Blanc veut instaurer. Dans ce sens, il ne faut-il pas accorder du crédit à cet avis de C. Moïse et al. (2015, p. 106) qui estiment que « dans les relations asymétriques, les discours menaçants sont fortement associés à l'autoritarisme » ? Selon ces chercheurs, « l'autoritarisme n'obtient, parce qu'il est menaçant, qu'une soumission provisoire, pleine de ressentiments et grosse de révoltes à venir ». Des révoltes, il y en a effectivement eu dans l'œuvre. Lasses des menaces, des intimidations, des injures, des agressions physiques et verbales, en un mot de l'asservissement du colonisateur, les Noirs, avec à leur tête Soura et Balily, vont se révolter afin de mettre fin à ce système. Même si la lutte n'a pas abouti, elle a permis la prise de conscience des Noirs et la nécessité pour eux de s'unir afin de lutter pour leur libération.

5. Discours déshumanisant des Noirs à travers les axiologiques négatifs et les vitupérants dans l'œuvre

Selon C. Kerbrat-Orecchioni (2014, p. 83), les axiologiques sont des termes inscrits dans la langue et permettant de faire « un jugement évaluatif, d'appréciations ou de dépréciations, portées sur le dénoté par le sujet d'évaluation ». En outre, selon elle (p.89), « les termes péjoratifs sont tous disposés à fonctionner comme des injures, et que les injures relèvent de la pragmatique du langage : elles visent à mettre le récepteur, selon un mécanisme de stimulus / réponse, dans une situation telle qu'il est contraint de réagir à l'agression verbale ». Les vitupérants sont l'autre dénomination des axiologiques négatifs. Dans sa thèse de doctorat, B. Nébié (2020, p. 131) y donnent plus de précisions : « Du latin "vituperare", vitupérer contre quelqu'un signifie s'emporter, s'indigner contre lui, le blâmer avec force. Il s'agit, par exemple, de la présence dans un discours, de termes injurieux, dévalorisants, péjoratifs. Ces mots, ces termes, ces expressions signalent un désaccord, une opposition, un rejet. » En parcourant l'œuvre, l'on se rend compte de la volonté de N. Zongo de lever un coin de voile sur le type de discours qui était servi aux Noirs pendant la colonisation : celui de haine. Découvrons tout cela à travers le tableau suivant.

Tableau synthétique des principaux vitupérants inscrits dans le roman *Rougbeinga*

Occurrences des axiologiques négatifs et des vitupérants dans l'œuvre	
Employés par les Blancs	<ul style="list-style-type: none"> - choses noires pour le travail (employé près de 30 fois) - sauvage (employé 07 fois) - vous êtes tous idiots dans votre pays ; vous êtes trop bêtes pour comprendre les choses (p. 31)

	<ul style="list-style-type: none"> - tas d'abrutis ; ces imbéciles ; cette année vous ne tuerez pas vos frères (animaux) de la brousse ; tas de sauvages (p. 32) - cochon de garde (p. 32), les cochons (p. 109) - canard (p. 32) - vulgaire noir (p. 33) - salaud de Sanou (p. 34) - bougre (p. 35), bougre de nègre (p. 107) - croisements de gorille et je ne sais quel animal préhistorique ; ces bâtards (p. 95) - fainéants congénitaux - sales nègres ; fils de singes noirs ; vous couchez avec des négresses... des négresses... petites filles de négresses... filles de négresses... négresse elles-mêmes... des négre-esses !; tu aurais pu faire cela avec la chienne (p. 128) - chiens (p. 130) - vos mères à quatre pattes vous ont déposés dans la poussière (p. 109)
Employés par les Noirs	<ul style="list-style-type: none"> - vieux chiqueur de tabac avec sa tête de melon pourri (p. 31) - cōsson souvasse, sian, vasse, fils dé sarognard, bougdidandouille, salou (p. 35) - guélé de chinge, bandicossou (p. 38) - ferme ton gueule souvasse, cousse toi bien salté, ouvre ton zambe bougdelle (p. 40) - son derrière est sec comme un vié marigot (p. 41) - sauvasses noirs (p. 57) - vous n'êtes que des animaux et peut être même moins ; comparez-vous aux ânes et aux bœufs (p. 164)

Le tableau fait ressortir deux principaux acteurs qui s'illustrent dans la violence verbale à l'égard des Noirs colonisés. Les premiers sont les Blancs. L'observation des occurrences des axiologiques négatifs qu'ils emploient pour désigner le colonisé fait ressortir la prédominance de termes taxant le Noir d'animal :

« choses noires pour le travail, sauvages, cochon, canard, croisements de gorille, animal préhistorique, fils de singes noirs, chiens, vos mères à quatre pattes, etc. Les autres termes employés ne sont pas non plus élogieux : idiots, bêtes, imbéciles, vulgaires noirs, bâtards... » Ces termes très chargés négativement visent à détruire l'estime de soi du colonisé et lui ôter sa dignité d'homme. C'est une véritable entreprise de formatage idéologique du Noir à accepter sa condition d'être inférieur, de sous homme. La parole devient à cet égard un instrument de déshumanisation du Noir colonisé aux mains des Blancs qui vont user et en abuser. Dans le roman, le Blanc ne peut adresser deux ou trois paroles aux Noirs sans que celles-ci ne soient suivies de menaces, d'axiologiques négatifs ou d'insultes : « Elle (la langue du colon) doit être très très hypocrite, car on ne peut la parler sans hurler ; donc il est clair qu'elle masque beaucoup de choses. Quand on aime, on hurle. Quand on n'aime pas, on hurle... Au grand jamais je n'apprendrai cette vulgarité de langue. » Soura (p. 42) Pourtant, C. Rouayrenc (1997, p. 112) avertit que « sont susceptibles de fonctionner pragmatiquement comme injures des termes qui sémantiquement sont des axiologiques négatifs (connasse, trouillard) ». Et C. Moïse et al. (2015, p. 92) de préciser que « l'insulte est un acte de langage interlocutif ; elle porte une force émotionnelle, voire pulsionnelle, et vise l'autre dans la volonté de le rabaisser et de le nier ».

Les seconds qui s'illustrent dans la violence verbale à l'égard des Noirs sont, contre toute attente, des Noirs. Ce sont ceux qui bénéficient des petits avantages en raison de leur proximité avec le Blanc. Dans le roman, il s'agit principalement du chef Liguïdy, des gardes cercles, appelés également « forgos » et des interprètes. Tous ces personnages à la peau noire au masque blanc, pour emprunter les termes de Frantz Fanon, font souvent pires que le Blanc lui-même, aussi bien en actes qu'en paroles.

Ces propos du personnage principal Soura traduisent l'état d'esprit du Noir assimilé au service du colon :

Combien de nassaramba rouges y a-t-il dans tout Koudôgô ? Sept avec les mogpères. Combien de Noirs assujettissent-ils ? Des milliers. Et grâce à qui les martyrisent-ils ? Grâce à des Noirs auxquels ils ont soigneusement inculqué l'agenouillement, la délation, l'hypocrisie, le complexe d'infériorité et l'égoïsme. Oui, l'égoïsme, le culte du moi. Ces pauvres Noirs au service du nassara rouge ont étouffé leur âme sous une simple tenue kaki et une chéchia rouge. (p. 118)

Et un interprète, fier de son statut de Noir assimilé, de s'adresser à ses parents réunis dans la cour du commandant :

Le commandant par ma noble voix vous demande de cesser votre congénitale paresse et de comprendre que seul le travail, rien que le travail, fera de vous les Noirs des hommes valables. Le nassara, vous le savez tous, est supérieur et de loin incomparable au Noir. Les nassaramba vont vous apprendre la vraie vie car, jusque-là, vous n'êtes que des animaux et peut être même moins. Comparez-vous aux ânes et aux bœufs : vous marchez pieds nus, eux ils ont des sabots, eux ils travaillent et vous, vous paressez. (...) C'est pour votre bien, moi je suis déjà citayien de Farancé. Je remplace désormais le fusillé Nanga, un salou comme vous. » (p. 164-165)

L'examen des propos des Noirs assimilés, adjuvants des Blancs, révèlent qu'ils s'inscrivent dans la même dynamique que leurs maîtres. Dans le français approximatif qu'ils s'expriment, ces Noirs à la peau blanche ne manquent pas l'occasion de traiter les autres Noirs par les termes dévalorisants captés de la bouche de leurs « seigneurs » Blancs.

Tous ces éléments que nous venons d'analyser font partie du discours de haine, plus spécifiquement de la haine raciale du Blanc à l'égard du Noir colonisé. Cette haine prenant corps dans

la négation de l'altérité, refus de reconnaître une quelconque humanité au Noir, s'analyse également à travers la multiplication des vitupérants à chaque prise de parole.

Conclusion

À la chute de cette analyse, il sied de rappeler que la réflexion a été menée sur le thème « enjeux de la violence verbale du discours colonial dans les expressions littéraires ». La formulation de cette thématique nous a valu la convocation de trois principales théories que sont celles des actes de langage, de la violence verbale et du discours de haine. L'examen du texte à l'étude a permis de relever, d'une part, que la parole est un instrument d'asservissement et d'expression du pouvoir aux mains des colons. L'expression de ce pouvoir convoque tous les trois types d'actes de langage avec cependant une prédominance de l'assertif et de l'impératif. Des assertifs pour exprimer la supériorité du Blanc sur le Noir et des injonctifs pour manifester l'autorité. D'autre part, tout le discours colonial est vu comme une entreprise de déshumanisation du Noir. Cette déshumanisation est rendue possible par l'expression du discours de haine à l'égard du colonisé. Lequel discours est empreint d'axiologiques négatifs, de vitupérants et des menaces de tous ordres.

Bibliographie

Corpus

Zongo N., (2012). *Rougbeinga*, Ouagadougou, Harmattan Burkina, Nouvelle édition. 167 p.

Ouvrages

Austin J. L., (1970). *Quand dire c'est faire*, Paris, éditions du Seuil. 202 p.

Attalah P., Fournier C., (1989). *Théories de la communication*. Québec. 158 p.

Derive J., (2012). *L'art du verbe dans l'oralité africaine*. Paris : Harmattan. 224 p.

Goffman E., (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : éditions de Minuit. 230 p.

Moïse C., Meunier E., Romain C., (2015). *Violence verbale dans l'espace de travail, analyses et solutions*. Paris : éditions Breal. 194 p.

Rouayrenc C., (1997). *Les gros mots*. Paris : PUF. 127 p.

Bailly N. L., Moïse C., (2021). *La haine en discours*. Paris : Le Bord de l'eau. 187 p.

Windisch U., (1987). *Le K.-O. verbal. La communication conflictuelle*, Lausanne, l'Âge d'homme. 216 p.

Articles et thèse

Belemtougri D. X., (2019). Les déterminismes de la violence verbale dans Devoir de cuissage d'Hadiza Sanoussi. Actes du colloque international : *La violence dans les langues, les littératures et les arts du sahel*. Les 23, 24 et 25 mai 2019, pp. 81-102

Belemtougri D. X., (2021). Violence verbale et refus de l'ordre politique dans le roman *Le crime parfait*. Actes du 1^{er} colloque international de sociolinguistique du laboratoire de linguistique (LABOLING / UNZ –Koudougou) : *Langues, le vivre ensemble et la cohésion sociale en Afrique*. Les 28, 29 et 30 avril 2021, pp. 105-115

Nébié B., 2020. *Analyse du discours : argumentation et conflit dans le discours syndical*, Thèse de doctorat unique, Université Joseph Ki Zerbo. 416 p.